

EN MER

Nous étions en mer depuis deux jours déjà. Parmi mes compagnons de voyage se trouvaient les époux Welling, la sœur du mari, une folle incurable les accompagnait. Elle ne quittait jamais sa cabine, et personne ne l'avait vue depuis le jour où elle était montée à bord tout de noir habillée, la figure recouverte d'un voile épais.

Le soir du deuxième jour, les époux parurent pour la première au salon, où nous passions notre temps à faire de la musique et à jouer aux échecs. Le mari, de haute taille et de forte corpulence, avait une physionomie peu avenante; sa femme était jolie, mais très pâle et paraissait souffrante.

Mme Welling se mit au piano; M. Welling vint s'asseoir à côté de moi.

—Ma chère Clara se sent très bien aujourd'hui, me dit-il, c'est probablement le changement d'air qui lui fait du bien; malheureusement, son mal est incurable.

Ce ne fut que plus tard que je songeai à tout ce qu'il y avait d'étrange dans ces confidences, fûtes à brûle-point à un inconnu.

—Oui, continua Welling, elle est bien malade et personne ne peut en soupçonner la cause; j'ai le pressentiment que la pauvre femme n'arrivera pas au but de son voyage.

J'essayai de le tranquilliser en lui disant que le mieux qui se produisait actuellement dans l'état de sa femme se trouvait en contradiction avec ses inquiétudes.

—C'est vrai, me répondit Welling, mais ces moments-là sont toujours suivis de rechûtes. Croyez-moi, je suis bien malheureux; ma sœur est devenue folle à la suite d'une attaque d'apoplexie, et je suis sur le point de perdre ma femme..., si jeune..., et pas un médecin qui puisse enrayer les progrès du mal.

Notre conversation en resta là; la dame venait de quitter le piano. Moi, je commençais à m'intéresser à cet époux si malheureux.

Le lendemain soir, je les revis au salon; on organisa des tableaux vivants, tous les deux y prirent part, mais au beau milieu de la représentation la dame s'évanouit, et quand elle eut repris connaissance, le mari l'emmena dans leur cabine.

Ne le voyant pas paraître le lendemain, je leur fis une visite. Mme Welling, plus pâle encore que la veille, était étendue dans un fauteuil, elle était très souffrante, me dit son mari. La porte de la cabine à côté était entr'ouverte. J'y aperçus une femme habillée de noir, accoudée à la fenêtre; c'était évidemment la folle.

Depuis ce jour-là, la dame ne quitta plus sa chapelle; j'interrogeai le médecin du navire; il me répondit qu'il ne comprenait rien à l'état de la malade; je n'avais d'ailleurs en lui qu'une confiance très médiocre, car il se trouvait presque toujours entre deux vins.

Un matin, enfin, j'entendis frapper à ma porte; c'était M. Welling.

—Venez vite, me dit-il, ma femme est morte.

Je le suivis, et j'aperçus la pauvre femme inanimée sur son lit.

—Ce qui est horrible, me dit le mari, c'est qu'on n'a pu la secourir. Le médecin était ivre-mort.

Je montai sur le pont. La nouvelle était connue. Le capitaine donnait déjà des ordres pour l'inhumation au menuisier du bâtiment chargé de préparer un cercueil.

—Vous avez un diable de médecin, fis je au capitaine, quand on a besoin de lui, il est incapable de se tenir sur ses jambes.

—Oui, on me l'a dit, répliqua le capitaine, mais je voudrais bien savoir qui lui a donné du vin; je l'avais expressément défendu.

Je rentrais dans ma cabine. Il me vint une idée étrange. N'était-ce pas Welling qui avait tué sa femme? N'était-ce pas lui aussi qui avait procuré du vin au médecin? Voulant éclaircir mes soupçons, je sortis et je me rencontre face à face avec le menuisier; et je me mets à causer avec lui. Dans la conversation, il m'apprend

que le cercueil est prêt, mais que Welling a refusé l'aide de qui que ce soit pour mettre le corps dans la bière. Cela ne fit qu'augmenter mes soupçons.

J'entends sonner la cloche; c'est l'heure de l'inhumation: je monte sur le pont: les matelots lâchent le cercueil qui va s'engloutir dans la mer.

Quelques minutes après, Welling passait devant moi, je le suivis et l'entraînai dans ma cabine.

—Je sais tout, lui dis-je en fermant la porte, c'est vous qui avez tué votre femme.

—Je ne vous comprends pas, me répondit-il, sans se troubler.

—Vous me comprenez très bien. J'ai des preuves, d'ailleurs, c'est vous qui avez aussi donné du vin au médecin.

—Mais il me paraît, mon cher monsieur, que vos soupçons viennent quelque peu tard. Si vous les avez eus avant l'enterrement, il m'aurait été facile de vous confondre.

—Je vous préviens que je vais tout dire au capitaine.

—Faites; il est justement de mauvaise humeur; cela le distraira peut-être. Et sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

À ces mots, il me tourna le dos et sortit.

Je fis part au capitaine de mes soupçons; il ne les partageait point; mais j'y mis tant d'insistance qu'il me promit de faire arrêter Welling dès qu'on aborderait à terre.

Il tint parole.

Nous abordâmes après quelques jours de traversée. À peine Welling descendit il à terre, donnant le bras à sa sœur malade, que deux agents de police s'approchèrent.

—Veuillez nous suivre, lui dit l'un d'eux, voici un mandat d'arrêt; on vous accuse d'avoir assassiné votre femme.

—C'est une accusation absurde, s'écria Welling.

À ces mots, la dame à qui il donnait le bras chancela et tomba évanouie.

On s'empressa autour d'elle et, quand on leva son voile, j'aperçus les traits de celle que Welling nous avait présentée comme sa femme.

L'instruction de l'affaire amena la découverte de la vérité. La folle était précisément la femme de Welling et non sa sœur. Elle était très riche et le mari devait en hériter. Celui-ci, de concert avec sa maîtresse, avait formé le plan d'étrangler la folle et de la jeter à la mer. Pour écarter tout soupçon, la maîtresse devait jouer d'abord le rôle de malade et, quand le crime fut consommé, celui de folle tant qu'ils ne se trouveraient pas en sûreté.

La justice humaine n'arriva pas à punir les coupables. La femme mourut la veille du jour fixé pour le jugement; quant à Welling, il se suicida dans sa prison.

X.....

LA LANTERNE

La Lanterne date du 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille. Elle fut essayée par le peuple sur le peuple. Deux invalides, capturés dans l'intérieur de la forteresse, se virent traînés sur la place de Grève, jusqu'au coin de la rue de la Vannerie et de la rue du Mouton, où régnait, au-dessus de la boutique d'un épicière, une potence de fer qui soutenait une lanterne. La lanterne fut décrochée et successivement remplacée par les corps des deux invalides. Une demi-heure après, ils cédaient la place au major de Lorme, exécuté par l'ordre d'un combattant de la Bastille, qui se faisait appeler le capitaine La Reynaie.

On voit que la Lanterne fut bien étreinte. D'ailleurs, depuis trois mois déjà, l'innocente potence avait captivé l'attention de la populace. Le 27 avril 1789, on y avait accroché l'effigie de Réveillon.

La foule prit goût à ces exécutions sommaires. La vogue de la Lanterne fut immense: on trouva pour la célébrer un refrain qui courut dans la rue, dans les chaumières. Le *Ça ira*, qu'on attribue aux talents poétiques du citoyen Dupuis, auteur de l'*Origine de tous les cultes*, a fait

le tour de la France. En voici le texte primitif, tel qu'on le chantait sur un air favori de Marie-Antoinette:

Ah! ça ira! ça ira! ça ira!
Les aristocrates à la lanterne!
Ah! ça ira! ça ira! ça ira!
Les aristocrates on les pendra.
La liberté triomphera;
Malgré les tyrans tous réussira,
Ah! ça ira! ça ira! ça ira!

Grâce au *Ça ira*, les rues devinrent très dangereuses, surtout en plein jour. Un citoyen se prenait il de querelle avec un cocher de fiacre? *A la lanterne!* criait l'automédon. La foule s'assemblait, menaçait, criait sans savoir pourquoi, et l'on ne parvint pas toujours à sauver les victimes de ses aveugles et ineptes fureurs.

« On trouve dans le procès-verbal des électeurs (16 juillet) que Bailly a sauvé une femme qu'on voulait assommer; Lafayette, un abbé Corlier qu'on allait pendre; le commandant provisoire de la Bastille, Soulès, que la foule emmenait. Dans les premiers jours, plus de vingt personnes, parmi lesquelles on peut citer deux officiers de la division du général Falkenheim; M. de Boisgelin, qui avait été président de la noblesse aux états de Bretagne, où il avait prêté le fameux serment contre la cause de la Révolution; M. de Lambert, arrêté aux barrières au moment où il cherchait à les forcer; le général Turkeim, la belle madame Fontenay (depuis madame Talien, aujourd'hui princesse de Chimay, qui depuis a elle-même sauvé tant de victimes), etc., ont été arrachés par Lafayette aux fureurs populaires... » (*Mém. de Lafayette*, t. II.)

Le général en chef des gardes nationales ne fut pas toujours aussi heureux. Il ne put empêcher que, le 22 juillet, le conseiller d'État, qui venait d'être nommé par le roi ministre des finances, ne fût attaché à la corde fatale qui pendait au coin de la rue de la Vannerie. On coupa ensuite la corde, puis la tête...

Là ne devaient pas se borner les horreurs de cette journée; le soir, on amena à Paris M. Bertier de Sauvigny, ex-intendant de Paris et genre de Foulon. Des hommes le précédaient portant de grandes perches au bout desquelles était un écriteau contenant des phrases comme celle-ci: « Il a volé le roi et la France. Il a bu le sang de la veuve et de l'orphelin. — Il a trahi sa patrie! » Près de l'Hôtel-de-Ville, on lui présenta la tête de son beau-père, et on le força de coller sa bouche sur ses lèvres livides. La scène du matin se répéta dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville; le peuple eut sa seconde victime. Mais Bertier n'arriva pas jusqu'à la Lanterne. Il fut tué d'un coup de pistolet sur la place...

Le lendemain, la première émigration commençait...

L'assassinat de Foulon et de Bertier resta impuni. L'Assemblée nationale borna sa sollicitude à une proclamation vague dans laquelle elle prêchait la paix et la concorde. Mais dans la séance de ce jour-là retentit une parole lugubre: « Le sang qui a coulé, s'écria Barnave, ce sang est-il donc si pur qu'on n'en puisse verser quelques gouttes? » Cette atrocité froide fit courir un frisson dans l'Assemblée... mais personne ne répondit.

On a beaucoup reproché à Barnave ces mots cruels, que les écrivains royalistes reproduisirent et parolièrent avec un acharnement extrême, mais mérité. Le lecteur y verra sans doute la preuve de ce que nous avons dit plus haut au sujet de l'apreté farouche de toutes les classes à cette malheureuse époque. Barnave appartenait à la haute bourgeoisie, à l'aristocratie de la fortune et des talents, et tout le monde sait qu'il n'avait pas l'âme dure. Qu'on juge par le triste exemple donné de si haut des sentiments barbares qui animaient les classes ignorantes et pauvres!

De nos jours, il s'est trouvé un homme pour continuer froidement cette apologie des assassinats populaires.

« *En principe*, dit l'historien que nous nommerons tout à l'heure, *on était embarrassé pour dire que ce ne fût pas là de la justice, puisqu'il était enseigné que toute justice émane du peuple, et que c'est à lui de nommer les juges.* »

Cet historien, c'est M. Buchez, le fameux président du 15 mai 1848.

* *

Les exécutions parisiennes donnèrent le signal du massacre dans les départements. Le vicomte de Belzunce fut assassiné à Caen; un meunier de St-Germain-en-Laye, le maire de St-Denis, furent pendus et déshonorés.

Un voile de sang couvre la France. On a perdu toute notion du juste et de l'injuste; le crime revêt sa forme la plus hideuse, il se fait plaisant... Une disette dont on n'a jamais bien connu les causes afflige la capitale. Cette situation est exploitée par les pamphlétaires, et prépare les journées d'octobre 1789.

Camille Desmoulins, qui venait de publier la *France libre*, avec cette épigraphe: « *Que quoniam in foveam incidit, obruatur!* puis que la bête est dans le piège, qu'on l'assomme! (Cic.) » s'intitule hardiment le procureur-général de la Lanterne, et publie le *Discours de la Lanterne aux Parisiens*. L'épigraphe de ce nouvel opuscule n'est pas moins significative que la première; Desmoulins emprunte à saint Mathieu cette sentence: « *Qui melle agit odit lucem,* » qu'il traduit par: « Les fripons ne veulent pas point de Lanterne. » Mais ces enseignes, bonnes pour allécher les amateurs de friandises cruelles, ne tiennent pas ce qu'elles promettent.

VARIÉTÉS

Le comble de la poltronnerie: Trembler devant le doigt d'une personne qui vous menace en croyant qu'il est chargé.

* *

À la police correctionnelle: — Accusé, vous buvez beaucoup. — Faut m'excuser, j'ai malheureusement le gosier en pente.

* *

Chez le charbonnier du coin. Valbrezèque à Laifillon:

— C'est chingulier, tes chouliers qui étaient chi étroits hier, sont trop larges aujourd'hui! — C'est que je me chuis lavé les pieds ce matin!

* *

On faisait l'autre jour devant une dame l'éloge très exagéré de l'esprit du gros X... qui est fort borné.

— Oh! oui, dit-elle, il doit avoir beaucoup d'esprit, car il en dépense si peu!

* *

Un gardien de la paix est en train de conduire au poste une belle de nuit.

— Comment, s'écrie-t-elle, v'là qu'on arrête les passants, maintenant?

Le gardien de la paix, froidement: — Chacun son tour!

* *

Il y a un feu de cheminée chez madame D... Je n-Baptiste, avec empressement:

— Il n'y a aucun danger, ma lame, aucun danger.

— Vous n'en savez rien?

Jean-Baptiste, sans se déconcerter:

— Oh! absolument rien. Mais je dis ça pour tranquilliser ma lame!

* *

M. Littré, qui est d'une distraction proverbiale, passait, un jour d'hiver, sur le quai Malaquais.

Quelques rares libraires étalaient leur marchandise sur le parapet, et, pour se réchauffer, soufflaient dans leurs doigts.

M. Littré, malgré le froid très vif, ne put résister au plaisir de bouquiner un peu.

En fouillant dans l'étalage, il trouva un livre qui lui convenait.

— Combien cela?

— Quinze sous....

Il sortit un billet de cent francs de sa poche.

— Mais, monsieur, je n'ai pas de monnaie.

— Allez en chercher, je vous attends.

Mais le philosophe prit tant de plaisir à la lecture de son livre, qu'il s'en alla sans attendre le marchand.

Grand embarras du bouquiniste qui ne savait pas le nom de l'acheteur.

Huit jours après, M. Littré repassa.

Le marchand courut après lui.

— Eh! monsieur, la monnaie de vos cent francs, de l'autre jour?

— Ah! merci bien. Je n'y pensais plus.

M. Littré était fort joyeux, non d'avoir retrouvé son argent, mais d'avoir constaté chez un « descendant du singe » une parole probité.

Il fut même si content... qu'il en oublia sur l'éventaire ses lunettes et son mouchoir.